

# Culture

À Venise, la Biennale met les pavillons nationaux sous tension. Du Liban de Nabil Nahas à la Grèce d'Andreas Angelidakis, l'art interroge mémoire, identité et tensions politiques.

## Nabil Nahas

# «La Biennale de Venise ne doit pas être politisée»

Avec «Don't Get Me Wrong», Nabil Nahas signe pour le pavillon du Liban à la Biennale de Venise une frise monumentale entre nature, cosmos et mémoire. Rencontre avec un artiste qui refuse de réduire son pays à ses fractures.

### INTERVIEW

BIANCA CERRINA FERONI  
À VENISE

Il y a tout juste un an, Nabil Nahas était choisi pour représenter son pays d'origine à la Biennale de Venise. Dix mois plus tard, le 2 mars 2026, Israël bombarde le sud du Liban alors qu'il se trouve dans son atelier, au nord de Beyrouth, pour travailler aux toiles de «Don't Get Me Wrong», une frise de quarante-cinq mètres avec laquelle il rend hommage à l'identité plurielle du pays.

Aux côtés de la commissaire Nada Ghandour, qui décrit son travail comme «une combinaison d'art, de culture et de spiritualité», l'artiste libano-américain déploie 26 panneaux monumentaux suspendus à plus de deux mètres du sol. Spirales, étoiles de mer, cèdres du Liban, palmiers et motifs géométriques flottent dans l'espace, créant un parcours méditatif entre nature, cosmos et mémoire collective.

À la croisée des géométries islamiques, des références bibliques et de l'expressionnisme abstrait américain, son œuvre est entrée dans les collections du Metropolitan Museum of Art, du Tate Modern et du Guggenheim d'Abou Dhabi. Mais c'est en l'écoutant parler de Byblos, de la nature et du cosmos qu'on comprend d'où tout cela vient...

**Vous avez conçu l'œuvre pour le pavillon avant la guerre. Le titre «Don't Get Me Wrong» résonne comme une invitation à ne pas réduire le Liban à ses fractures, à percevoir derrière le pays meurtri une civilisation millénaire, faite de strates et de confluences.** Cette œuvre rassemble toutes mes expériences qui, depuis l'enfance, ont énormément à voir avec le Liban et qui reflètent, dans leur multiplicité et leurs contradictions, le pays d'aujourd'hui: un mélange d'identités et de cultures, un véritable millefeuille de toutes les civilisations qui l'ont traversé.

Depuis les huit premières années que j'ai passées là-bas, avant d'aller en Égypte, où habitait mon père, puis aux États-Unis, je garde un attachement viscéral à cette terre: les forêts de pins, les fossiles, les antiquités, les cristaux. J'allais souvent à Byblos. Dans cette cité millénaire, fondée il y a environ 9.000 ans, je me baladaïs dans les ruines avec un copain. Ces souvenirs, ces expériences ont façonné une partie de moi.

## La Grèce transforme la caverne de Platon en boîte queer

À la Biennale de Venise, le pavillon grec s'est transformé en «Escape Room» antifasciste. Mandaté pour représenter la Grèce, l'artiste Andreas Angelidakis y retourne le dispositif contre lui-même.

XAVIER FLAMENT

Dans une Biennale de Venise qui a rapatrié la Russie et Israël et créé une crise géopolitique sans précédent, le pavillon grec sabote l'idée même de pavillon national. Avec «Escape Room», l'artiste pluridisciplinaire Andreas Angelidakis, formé à New York et Los Angeles, ne représente pas la Grèce. Il transforme son pavillon des Giardini en caverne de Platon queer particulièrement trash.

Dans cet espace interlope, on a l'impression d'être arrivé aux portes de l'enfer. Le sol translucide encadré de LEDs rouges semble se dérober sous nos pieds. Les reproductions en tissu des colonnes en façade du pavillon, jetées à même le sol, servent de poufs, tandis que, sur la totalité du

mur d'entrée, les visiteurs sont filmés, projetés, diffractés. On en devient soi-même une ombre.

Dans le fameux «mythe de la caverne» de Platon, les prisonniers prennent les ombres pour la réalité. Chez Andreas Angelidakis, elles se muent en écrans, flux d'images, images générées par IA, récits nationalistes, fake news. «La première question que nous nous posons aujourd'hui, c'est: est-ce réel? Est-ce de l'IA? Nous avons perdu notre rapport à l'image comme source de vérité», nous explique l'artiste.

### 1934, annus horribilis

L'installation nous fait remonter en 1934. Cette année-là, le pavillon grec est inauguré dans les Giardini dans un style néo-byzantin. Hitler et Mussolini se rencontrent pour la première fois à Venise. En Allemagne, la Nuit des longs couteaux ouvre une séquence de terreur et d'homophobie d'État. Pour Andreas Angelidakis, il faut s'interroger sur la nature même des pavillons nationaux à Venise, «conçus, dit-il, pour exprimer les agendas politiques des



Nabil Nahas: «Interdire à un artiste d'exposer son travail parce que son gouvernement se comporte mal – ça, non!»

### BIENNALE DE VENISE



#### «Don't Get Me Wrong»

Par Nabil Nahas  
À voir jusqu'au 22 novembre au pavillon du Liban (Arsenale):  
www.labiennale.org

**Votre œuvre convoque des univers très différents – miniature persane, géométrie islamique, expressionnisme abstrait américain. Comment ces mondes se sont-ils rencontrés dans votre travail?**

Tout part de l'observation. L'inspiration vient toujours de la nature – d'un fossile à une fleur de mon jardin – et du rapport au monde vivant. Dans les années 1980, je me promenais sur la plage à Long Island.

Les vagues balayaient le sable et, en se retirant, laissaient des petits trous qui me rappelaient les étoiles dans le ciel. C'était ma première intuition du lien entre le microcosme et le macrocosme.

Après un ouragan, la plage était couverte d'étoiles de mer échouées. J'en ai ramassé quelques-unes, je les ai intégrées dans mon œuvre. De là sont nées les fractales – ces formes

qui se répètent à toutes les échelles, comme dans un nid d'abeilles ou une galaxie. Pour moi, la fractale, c'est du chaos organisé.

C'est la même logique, au fond, que la géométrie de l'art islamique que j'avais côtoyée dès mon enfance au Caire. C'est au Metropolitan Museum of Art de New York que j'ai compris sa puissance abstraite et sa profondeur spirituelle.

Quant à Pollock ou Rothko, tout a commencé avec un petit livre Skira sur Renoir, offert par ma tante quand j'avais dix ans, alors que je venais de quitter le Liban. Ce qui me fascinait, c'étaient les ombres violettes dans les arbres.

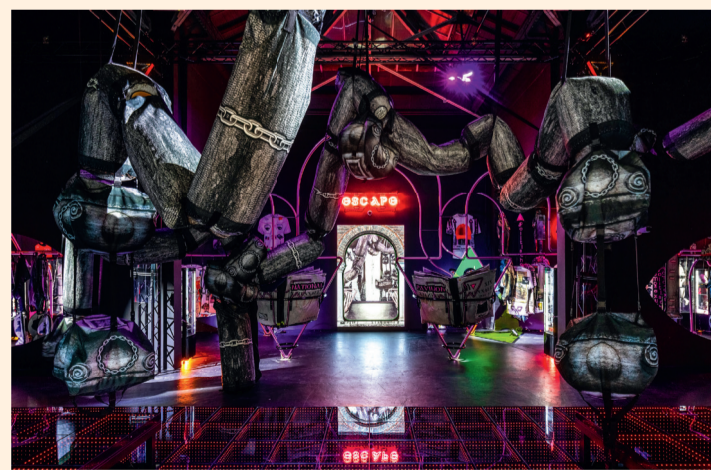
Ensuite, j'ai acheté Mondrian, puis les grands abstraits américains et européens. Visuellement, j'ai préféré New York. À une époque où tout le monde allait en France pour étudier, mon ange gardien m'a dit: «Forget Paris, go to New York». La Biennale de Venise 2026 est devenue le

**théâtre d'affrontements politiques, avec des tensions autour d'Israël, de l'Ukraine et du Moyen-Orient. Quelle est votre position?**

J'ai refusé de signer la pétition parce que je pense que la Biennale de Venise ne doit pas être politisée. C'est une occasion, tous les deux ans, assez extraordinaire: des peintres, des artistes de langages très différents, qui exposent les uns à côté des autres dans un dialogue pacifique. C'est mon souhait, en tout cas.

Je suis pacifiste, je suis apolitique. Je vois ce qui se passe dans le monde, je n'approuve pas, mais je ne pense pas que la Biennale soit le bon endroit pour ça. Si quelqu'un veut faire des déclarations politiques dans ses œuvres, grand bien lui fasse.

Mais interdire à un artiste d'exposer son travail parce que son gouvernement se comporte mal – ça, non. Ce n'est juste pour personne.



Le grand foutoir à l'intérieur du pavillon grec est un pied de nez aux imaginaires autoritaires qui rêvent d'ordre et de pureté.

**«Je n'offre pas d'échappatoire», indique Angelidakis, mais une «escape room» où prendre violemment conscience des dérives d'aujourd'hui et des ombres d'hier.**

gouvernements qui les ont édifiés». Lui, l'architecte, fait une lecture politique de leur architecture.

Les colonnes byzantines qui encadrent le fronton du pavillon grec ont, selon lui, été copiées de Sainte-Sophie et portaient déjà une fiction nationale: «En 1934, ce bâtiment disait en filigrane: refaire d'Istanbul la mythique Constantinople». La seconde partie de

l'installation, à l'arrière du pavillon, prend la forme d'un museum shop de l'horreur. Objets fétichistes, triangles roses, T-shirts à l'effigie de Zak Kostópoulos, militant LGBTQIA+ et drag performer assassiné à Athènes en 2018, composent une boutique impossible, transformant en goodies les violences perpétrées à l'égard des migrants, des minorités, des communistes emprisonnés, des homosexuels.

Avec Andreas Angelidakis, la nation se raconte moins à travers les monuments et les œuvres qu'elle laisse derrière elle que dans ce qu'elle refoule.

### Liberté artistique

Reste une ambiguïté dans «Escape Room»: cette critique de la représentation nationale est portée par... une participation nationale. Andreas Angelidakis est mandaté pour représenter la Grèce et retourne le dispositif contre lui-même. Contradiction? Sans doute, mais aussi un signe d'une liberté artistique réelle – le cadre national autorisant sa propre mise en crise.

La menace fasciste grecque n'a plus le visage parlementaire qu'elle avait pendant la crise de la dette, avec l'effondrement électoral, puis la condamnation du parti néonazi Aube dorée. Mais le pavillon reste au cœur du sujet car les nationalismes se réveillent, tout comme la tentation de l'«homme fort».

L'extraordinaire foutoir à l'intérieur du pavillon grec apparaît dès lors moins comme un ratage scénographique que comme un pied de nez aux imaginaires autoritaires qui rêvent toujours de pureté. Andreas Angelidakis oppose à l'ordre l'encombrement, le mou, l'incertain. «Je n'offre pas d'échappatoire», conclut-il, mais une «escape room» où prendre violemment conscience des dérives d'aujourd'hui et des ombres d'hier.

### BIENNALE DE VENISE



#### «Escape Room»

Par Andreas Angelidakis  
À voir jusqu'au 22 novembre au pavillon de la Grèce (Giardini).